

Title: "J'allais au cinéclub pour fréquenter les filles belles et riches"

Incisif, corrosif, c'est avec humour et distance et non lyrisme et nostalgie que Moncef Dhouib nous parle des glorieuses années du cinéclub tunisien.

Avant d'être devenu réalisateur, Moncef Dhouib a été cinéphile, animateur, fondateur et président de fédération de cinéclubs en Tunisie. Aujourd'hui, à 55 ans, il revisite cette période de sa vie et de la vie politique et culturelle tunisienne sans la moindre effusion, bien au contraire...

Entretien avec Moncef Dhouib, cinéaste.

Daikha Dridi

A quand remonte votre expérience dans les cinéclubs tunisiens ?

C'étaient dans les années 70. Sfax, ma ville natale, avait vu la naissance du cinéclub Louis-Lumière peut-être en 1958. Tahar Chéria, alors professeur au lycée de Sfax, faisait son initiation auprès des coopérants français qui étaient à l'origine de la création du cinéclub. À la salle Atlas, tous les jeudis après-midi, élèves et profs se retrouvaient dans une ambiance de sortie pour regarder et discuter ensuite un film non commercial. Je crois que c'est à la suite de l'expérience du ciné-club de Sfax qu'il a commencé à y avoir d'autres cinéclubs en Tunisie et surtout la création de la Fédération tunisienne des ciné-clubs.

Pour se démarquer du cinéclub Louis-Lumière jugé trop français trop snob, on a créé le cinéclub des Jeunes de Sfax qui programmat ses séances à la salle Baghdad tous les vendredis après-midi. Du coup, pour contrer le cinéclub des Jeunes plutôt tendance gauche et extrême gauche, la jeunesse destourienne s'est dotée d'un cinéclub les samedis après-midi au théâtre municipal de Sfax, transformé à l'occasion en cinéma pour encadrer les jeunes et les détourner de la fréquentation des gauchistes en leur fournissant des films grand public et quelque fois en première vision.

Quel était le contexte politique et social du pays à ce moment-là?

Mai 68 est arrivé à Sfax un peu en retard. Dès 1970, a commencé une grogne des jeunes pour finir par une vague d'arrestations au sein des mouvements gauchistes généralement bien implantés dans les cinéclubs. La fermeture de certains clubs a beaucoup affecté le vrai mouvement de cinéclub. Après avoir milité comme membre au Cinéclub des Jeunes, j'ai été élu président du club en 1970. J'ai ensuite été réélu pour trois ans. En 1973, le cinéclub de Sfax a été fermé et le cinéclub des travailleurs aussi. J'ai oublié de dire que dans l'atmosphère de frénésie de l'ouverture de clubs ou d'espaces de réunion, de rencontres, de débats ou d'information, j'ai créé le Cinéclub des Travailleurs le samedi après-midi. Ce cinéclub a eu quelques différends avec la Centrale syndicale qui voulait le contrôler et puis il a été déserté, puis fermé. Moi, de mon côté, j'ai pris l'avion en milieu de l'année 1983 pour Paris.

Pourquoi vous êtes vous intéressé au cinéma?

À l'école primaire Al-Maali dans la périphérie de Sfax sur la route de Sidi Mansour, un patelin de pêcheurs, j'ai découvert le théâtre avec l'infirmier de l'école qui, en plus de sa tâche sanitaire et sa lutte acharnée contre les poux, dirigeait une activité théâtrale pour la

fête de fin d'année scolaire. Il m'avait donc choisi pour le rôle d'un pauvre bougre noir apprenti dentiste qui arrache les dents des clients en l'absence du docteur. Pièce comique que l'imperfection de notre rendement rendait encore plus drôle. Le théâtre m'intéressait au plus haut point et surtout le métier d'acteur. Il était accessible. Le cinéma supposait une industrie, de l'argent, ce qui me semblait inatteignable. J'avais donc des rêves plausibles. Mais une fois au lycée, je découvre en même temps que la ville la Maison de la Culture et le club des cinéastes amateurs. C'était un club animé par un instituteur correspondant de la télé à l'époque qui initiait des jeunes à la technique de filmage et qui leur parlait de cinéma. C'était gratuit et j'étais pauvre: belle coïncidence. Je m'y suis inscrit et j'ai rapidement touché la caméra et le rêve cinéma est devenu accessible. Je fréquentais le cinéclub pour rencontrer les filles "belles et riches" et accessoirement pour voir des films. Finalement, le cinéma a fini par m'attirer plus que les filles "belles et riches", les débats m'ont ouvert l'esprit sur la lecture d'un film et le langage du cinéma et, pour impressionner les "filles belles et riches", je suis devenu imbattable dans mon domaine. Très vite je connaissais l'histoire du cinéma, la nouvelle vague avec ses noms célèbres ne m'était plus étrangère. Le cinéma russe par coeur, le cinéma polonais, tchèque (nous étions à la fin de la période socialiste) mais la culture est restée socialiste et je crois qu'elle demeure jusqu'à aujourd'hui imprégnée par cette époque.

Le cinéclub n'était donc pas, d'abord, pour vous un moyen d'exercer une activité politique

prohibée par le régime en place?

Non je ne suis pas allé au cinéclub par la politique. C'est la politique qui est venue me rencontrer là-bas. Les cinéclubs étaient de tendance de gauche, rien qu'à voir la programmation des films: *Le cuirassé Potemkine*, *Octobre*, *Le sang du condor*, *Bab el hadid* et autres. Les débats étaient en français au début et quelques professeurs français parlaient calmement et nous expliquaient les choses. Initiation dans la plus part des cas bénéfique il faut le dire. On avait à chaque fois, une fiche de présentation toujours bien documentée sur le film, son pays, les conditions de réalisation et le réalisateur. En 1972, l'extrême gauche a introduit au cinéclub le parlé tunisien. Ni l'arabe ni le français, on devait discuter tunisien, la langue de leur journal en France, *Perspectives*. Chaque débat devenait un débat sur la langue du débat. On a fini par opter pour la liberté de choix de langue. Les gauchistes prenaient la parole et se relayaient pour parler tunisien et au bout de quelques séances les Français avaient fini par désertier le ciné-club. Les filles de bonne famille qui venaient entre autres pour perfectionner la langue française ont elles aussi fini par partir, bref le cinéclub connaît un déficit.

Les cinéclubs ont été au Maroc et en Algérie, dans les années 70-80 surtout des canaux pour les mouvements de gauche, extrême gauche et étudiants, d'exercer un militantisme politique par ailleurs réprimé, était-ce le même cas en Tunisie?

Oui tout à fait, les mouvements de gauche qui voulaient s'infiltrer auprès des jeunes ne pouvaient trouver mieux que les cinéclubs pour démarcher. Les débats après les projections étaient une occasion rêvée pour initier les jeunes à la pensée marxiste. Ces mouvements n'avaient pas de partis légaux, pas de locaux et trouvaient en le ciné-club une pépinière à travailler.

Comment se faisait le choix des films?

La fédération des cinéclubs proposait une liste de films chaque année et laissait aux clubs le soin de la programmation. Plus tard, la liste a fini par être imposée. Les films étaient en général de bonne qualité et surtout ils n'avaient rien à voir avec le cinéma commercial.

Projetez-vous des films arabes?

Oui des égyptiens, tout un cycle bien sûr Toufik Salah, Salah Abou Seif, Youssef Chahine et Chadi Abdessalam, Henri Barakat et presque tous les films de la période "production" publique.

A quand date la fin de cette expérience?

Je suis parti en France à la suite de la fermeture du cinéclub et de la vague d'arrestations qui a frappé notamment le cinéclub des ouvriers.

Qu'en est-il aujourd'hui du cinéclub en Tunisie?

Je ne sais plus.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur cette expérience?

Je ne porte plus rien sur cette chose qui n'a pas de sens.

Votre regard et approche de cinéaste a beaucoup changé entre le moment où vous élaboriez vos premiers films et aujourd'hui? En quoi? Et pourquoi?

Nous sommes une génération de cinéastes qui, en voulant faire dans la provocation, dans la dénonciation, avons souvent produit des films qui falsifiaient eux-mêmes la réalité tout en brandissant l'étendard du "parler vrai". Et, sur les trois grands tabous de nos sociétés, le sexe, la religion et la politique, nous n'avons en réalité qu'enfoncé celui du sexe, le plus facile au fond à aborder et nous n'avons fait que créer un nouveau conformisme.

Je pense que l'état de désolation dans lequel se trouve le cinéma produit dans les pays arabes est aussi de la responsabilité des cinéastes eux-mêmes, ce cercle de pleureuses qui passent leur temps à parler des difficultés qu'ils rencontrent, réelles il est vrai, mais qui sont tout aussi responsables dans la désertion du public. Dans ma course vers la gloire, sincère il est vrai, je courais les festivals à la recherche des prix, je voulais la reconnaissance car elle veut dire la visibilité, j'attaquais les sujets dits épineux, je voulais montrer que je n'étais pas une mauviette et j'ai oublié l'essentiel, la raison d'être du cinéma, c'est d'abord le public.